

AGENCE FRANCE PRESSE MONDIALES

11/15 PLACE DE LA BOURSE
75061 PARIS CEDEX 02

Tel: 01 40 41 46 46
6 MARS 2003

0012603610 ()

Le 6/3/2003 à 07:38

AFP Fil : FRS

Slug : Femmes-édition

Nouvelles parutions à propos des femmes

PARIS, 6 mars (AFP) - "Naissance d'une liberté", de Xavière Gauthier, est sous-titré "Contraception, avortement: le grand combat des femmes au XXème siècle". Elle raconte la naissance du droit des femmes à la libre disposition de leur corps qui a profondément modifié la société occidentale, mais qui est loin d'être imposé dans de nombreux pays du monde. Néanmoins c'est une "grande victoire" que raconte l'auteur, maître de conférence à l'université de Bordeaux III. Elle commence par un "petit parcours à travers les siècles", rappelant par exemple que Socrate, fils d'une accoucheuse, était partisan d'aider les femmes qui refusaient une grossesse. De nombreux témoignages de combattantes et de victimes jalonnent ce récit passionnant.

(Editions Robert Laffont - 438 pages - 22,70 euros)

- "Après le Viol" est l'histoire d'un traumatisme, vécu par une philosophe américaine, Susan Brison, victime d'un viol et d'une tentative de meurtre lors d'un séjour en France en 1990. Elle a mis dix ans à écrire sur ce viol tant le travail de reconstruction a été long et douloureux. "Les choses avaient cessé de faire sens", écrit-elle après l'agression. Le premier chapitre raconte simplement l'agression elle-même et les mois qui suivirent, puis l'ouvrage devient plus analytique, traitant de l'intime comme objet philosophique, de la survie, de la mémoire, de l'oubli, avant un dernier chapitre, où elle "re-conte" une "histoire sans fin", qu'elle espère pouvoir raconter un jour à son fils "arrivé après".

(Ed. Jacqueline Chambon - Collection Les incorrects - 190 pages - 20 euros)

- "Atlas des femmes dans le monde", de la géographe américaine Joni Seager, n'est pas conçu par pays ou grandes régions mais par grands thèmes: femmes dans le monde, famille, naissance, le corps, le travail, les biens (éducation, internet, propriété) et le pouvoir. De nombreux graphiques, planisphères, tableaux de données illustrent les 40 chapitres de cet ouvrage très dense qui reprend tous les aspects de la condition féminine à travers le monde.

(Editions Autrement - Collection Atlas/monde - 128 pages - 26 euros)

3/5 RUE BAYARD
75380 PARIS CEDEX 08

Tel: 01 44 35 60 60
18 AVRIL 03

(Quotidien)
PF -0042639945-



PARIS

Copie interdite sans autorisation du C.F.C.

ESSAI

Raconter, pour réussir à survivre

Victime d'une agression sexuelle, une jeune philosophe féministe américaine analyse le processus qui l'a menée à reconstruire son identité perdue

APRÈS LE VIOL

de Susan Brison

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Soumaya Mestiri

Jacqueline Chambon, 184 p., 20 €.

Comment survivre à un viol ? Il fallait toute la délicatesse d'une jeune philosophe féministe américaine, elle-même victime d'un viol en France en 1990, pour en parler. Avec intelligence, elle raconte à la première personne son long et douloureux travail de reconstruction d'elle-même. L'approche, de nature philosophique et psychologique, est résolument dépassionnée.

Susan Brison s'interroge d'abord sur la nature du traumatisme vécu. Elle le compare à celui des survivants des camps de concentration ou des anciens soldats engagés dans des combats prolongés. Le rapport au temps y est fortement altéré. La personne violée voit son passé comme disparaître; elle éprouve même

parfois une honte d'avoir survécu. À cette culpabilité s'ajoute souvent une réelle réduction des possibilités d'action dans le futur.

Les séquelles d'une agression sexuelle peuvent être multiples: anxiété permanente, troubles du langage, incapacité à retrouver une autonomie. Involontairement, les proches, psychiatres, avocats... peuvent raviver la douleur au lieu de la combattre. Des questions, des incompréhensions, des silences gênés empêchent alors tout réel travail curatif.

Or, une personne ayant subi une violence sexuelle doit faire face à une recomposition complète de son identité. Celle-ci ne peut se réaliser que par la création de nouvelles relations essentielles avec l'entourage. L'identité personnelle est fondamentalement relationnelle, rappelle Susan Brison. La philosophe, victime en même temps d'une tentative de meurtre, a réussi à se trouver des raisons de ne pas être morte. La naissance de son fils, quatre ans après les faits, en est une. Le devoir de témoigner, de « raconter pour vivre », en est une autre. Raconter, c'est une façon pour le survivant de se réintégrer à la communauté.

Terrorisée à l'idée de marcher seule, accompagnée d'un ami, elle est ainsi progressivement redevenue capable de sortir, avant d'oser à nouveau parler en public. Des

groupes de parole, puis la mise en récit de son histoire, l'ont aidé. La violence sexuelle est bien un problème social.

Ce livre est assez exceptionnel. Il montre à l'évidence que le récit d'une agression est la condition nécessaire pour qu'un futur, librement imagi-

né, puisse émerger. Sans optimisme déplacé, la philosophe conclut qu'une guérison, toujours partielle et fragile, est possible. La personne ne reste-t-elle pas, avant tout, « un humain fou d'espoir » ?

Jean-François PETIT

AFFICHES PARISIENNES
ET DEPARTEMENTALES
144 RUE DE RIVOLI
75038 PARIS CEDEX 01

Tel: 01 42 60 36 78
20/21 MARS 2003

(triHebdomadaire)
UC -0015621666-

l'Argus de la Presse / PARIS

Copie interdite sans autorisation du C.F.C.



**Après le viol,
de Susan Brison**

Après le viol est l'histoire d'un traumatisme, vécu par une philosophe américaine, Susan Brison, victime d'un viol et d'une tentative de meurtre, lors d'un séjour en France en 1990. Elle a mis dix ans à écrire sur ce viol, tant le travail de reconstruction a été long et douloureux. "Les choses avaient cessé de faire sens", écrit-elle après l'agression. Le premier chapitre raconte simplement l'agression elle-même et les mois qui suivirent, puis l'ouvrage devient plus analytique, traitant de l'intime comme objet philosophique, de la survie, de la mémoire, de l'oubli, avant un dernier chapitre, où elle "re-conte" une "histoire sans fin", qu'elle espère pouvoir raconter un jour à son fils "arrivé après".

Éditions Jacqueline Chambon, Collection Les incorrects, 190 pages - 20 euros.

accueil

quotidien

monde

politiques

société

économie

emploi

sports

sciences

médias

numeriques

jeux vidéo

culture

musique

cinéma

livres

portraits

rebonds

chroniques

forums

newsletter

annonces

voyages

meteo

finance

archives

recherche

contacts

services

Essais

Une affaire de viol

Victime d'une agression sexuelle, une philosophe féministe américaine tente d'ajuster son expérience et ses présupposés théoriques . Entretien.

Par Natalie LEVISALLES

jeudi 08 mai 2003

[imprimer l'article](#)[envoyer l'article](#)[articles les plus envoyés](#)**Susan Brison****Après le viol**

Traduit de l'anglais par Soumaya Mestiri, Jacqueline Chambon, 188 pp., 20 €.

Il y a treize ans, lors d'un séjour en France, Susan Brison, professeur à Dartmouth College (New Hampshire), spécialiste de la philosophie du droit et des théories féministes, a été victime d'un viol et d'une tentative de meurtre. *Après le viol*, qui vient de paraître en France, est à la fois un témoignage et un essai où cette chercheuse qui avait déjà travaillé sur la violence sexuelle, réfléchit aux «*conséquences philosophiques soulevées par (son) agression*» .

Les présupposés théoriques de l'auteur (en particulier la «philosophie du droit féministe») et les concepts auxquels elle fait référence –*victimisation, syndrome post-traumatique, survivant* (c'est-à-dire toute victime de traumatisme: viol, Shoah, racisme, homophobie)– sont représentatifs de courants de pensée –le relativisme culturel, une vision victimisée du féminisme– aussi répandus dans les universités américaines qu'irritants pour le lecteur français. En revanche, Susan Brison touche juste quand elle décrit la manière dont l'agression a explosé ses

certitudes sur le monde et sa place dans le monde (*«Je regretterai toujours ce que j'ai été»*), quand elle réévalue l'importance de la connaissance (*«Il a été difficile pour moi, en tant que philosophe, d'apprendre la leçon, celle qui veut que le savoir n'est pas toujours désirable, que la vérité n'est pas toujours libératrice»*), ou quand elle réfléchit sur le statut du récit. Pendant les deux ans où elle a attendu le procès de son agresseur, son esprit a été totalement tendu vers la préservation de la version *«vraie»* de l'agression. Au moment même du verdict, elle ressent qu'elle peut *«enfin baisser la garde(..) laisser au moins un peu de l'horreur derrière (..)Maintenant, je pourrais, en un sens, oublier ce qui m'était arrivé»*, ajoutant : *«Peut-être y a-t-il un impératif psychologique, analogue à l'impératif juridique, pour préserver le récit de son histoire jusqu'à ce qu'elle soit entendue. Après que l'histoire a été entendue et reconnue, on peut la laisser partir ou la décongeler.»*

Pourquoi ce livre ?

Quand j'ai écrit le premier chapitre, que je l'ai imprimé et que je l'ai lu, pour la première fois ce qui m'était arrivé m'a paru réel. Je me suis dit : *«C'est terrible, c'est arrivé à quelqu'un et ce quelqu'un c'est moi.»* Ensuite, en tant que philosophe, j'ai commencé à repenser mes certitudes de base. J'ai été formée à l'école de la philosophie anglo-américaine qui se veut scientifique, universelle, objective. Son objet est d'atteindre une vérité intemporelle, elle dédaigne l'expérience individuelle, les récits personnels ne sont pas pris au sérieux. Mon objectif était de faire que les philosophes prêtent plus d'attention aux récits individuels de traumatismes.

Vous travaillez sur la pornographie.

Je m'intéresse depuis longtemps à la théorie du *«free speech»*, la liberté d'expression, de parole.

Aux Etats-Unis, il y a eu en 1985 un procès à l'issue duquel un tribunal a déclaré anticonstitutionnelle une résolution «antipornographie». Une décision qui fait jurisprudence encore aujourd'hui. Le jugement reconnaissait que la pornographie était responsable d'un certain nombre d'agressions contre les femmes, mais que cela montrait simplement le pouvoir de la pornographie comme parole. Il ajoutait qu'en tant que telle, la liberté de parole devait être protégée par le 1er amendement de la Constitution américaine. Le jugement reconnaissait qu'il y avait un conflit entre le 1er amendement et le 14e amendement qui garantit le droit de chacun à une protection égale, mais il affirmait que le 1er amendement avait priorité sur le 14e.

Il y a aux Etats-Unis un fondamentalisme de la liberté de parole. Celle-ci est défendue même lorsqu'elle est raciste, homophobe ou sexiste. Les juges et les théoriciens du droit ne voient pas la nécessité de donner des justifications. Ils pensent qu'il y a dans la liberté d'expression quelque chose de sacré qui fait qu'elle ne peut être attaquée. En tant que philosophe, je voulais comprendre pourquoi le 1er amendement aurait cette priorité. En fait, son existence est due à des raisons historiques contingentes. Et mon opinion est qu'il n'a rien de si particulier qui fasse qu'on doive le protéger lorsqu'il cause des préjudices graves que, dans d'autres circonstances, nous essaierions d'empêcher.

[haut de page](#)

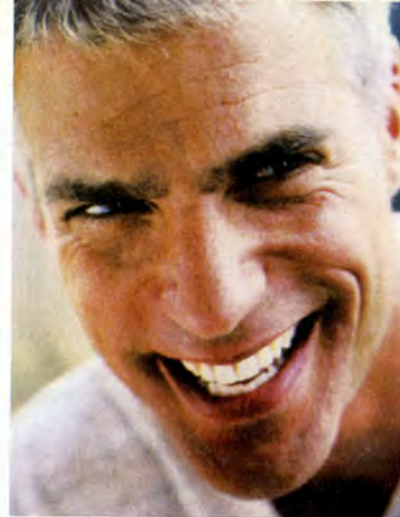
[Accueil](#) | [Monde](#) | [Politiques](#) | [Société](#) | [Economie](#) | [Sports](#) | [Sciences](#) | [Médias](#) | [Numériques](#) | [Culture](#) | [Musique](#) | [Cinéma](#) | [Livres](#) | [Chroniques](#) | [Rebonds](#) | [Forums](#) | [Newsletters](#) | [Echecs](#) | [Météo](#) | [Bourse](#) | [Emploi](#) | [Recherche](#) | [Archives](#) |

[Nous contacter](#)

©Libération (voir la licence)

Notre politique de protection des données personnelles
et la charte d'édition électronique.

Envie de lire



Témoignage

Le viol, et après

C'est un beau matin d'été, sur une route de campagne, dans la région de Grenoble. Susan Brison, une jeune universitaire américaine, se promène. Son mari, Tom, est resté pour travailler avec un collègue. Elle fredonne, cueille des fraises sauvages, croise un homme, lui dit bonjour. Il répond. Une heure et demie plus tard, on la retrouve violée, sauvagement battue, à demi morte. Il aura fallu dix ans à Susan Brison pour écrire ce livre et reconstruire son identité fracassée, au fil d'une réflexion philosophique sur le traumatisme. Le titre anglais est «Aftermath», regain. Le regain, ce renouveau après la moisson, est le résultat d'un patient et douloureux travail dont le livre retrace les étapes, interrogeant différents types de traumatismes, dont l'expérience des camps. Car très vite, la nécessité de raconter

s'est imposée, face au déni de certains proches, soucieux de protéger la victime, en réalité de se protéger d'une réalité insoutenable.

Raconter, sous diverses formes, variables selon les interlocuteurs (déposition, médecins, avocats, mari, amis, famille, psy, conférence, etc.), permet de retrouver des repères, une continuité que le traumatisme a fait exploser, et surtout un contrôle sur une réalité qui a été vécue dans l'impuissance, voire la culpabilité. Mais ce récit, pour être libérateur, doit être tourné vers l'avenir et non se figer dans un ressassement rigide. La philosophe plaide aussi pour des aides multiples, de l'autodéfense aux anti-dépresseurs. Incapable de reprendre son travail pendant des mois, de se lever, de parler même, de sortir seule, d'avoir des relations sexuelles, Susan Brison montre comment le traumatisme introduit l'irrationalité dans la vie, une rupture avec le moi ancien qui n'existera plus jamais comme tel. Aller de l'avant suppose d'en avoir conscience et de l'accepter, de redevenir un «humain fou d'espoir». Le regain, c'est aussi la confiance revenue grâce à la naissance de son fils, plusieurs années après, et la guérison. «Après le viol» est une réflexion brillante qui ne se limite pas à l'agression sexuelle. Susan Brison ne livre pas des remèdes clés en main, ne se veut pas psychologue. A travers l'étude de son propre traumatisme, elle nous invite, en philosophe, à une profonde quête de sens qui peut nous concerner tous.

«Après le viol», de Susan Brison (éd. Jacqueline Chambon, 20 €).

EVELYNE BLOCH-DANO

Enquête

Quinca-tastrophe

eh oui, les hommes du baby-boom ont la cinquantaine, l'heure des bilans en tout genre. Comment vivent-ils le vieillissement? C'est la question posée par Régine Lemoine-Darbois et Elisabeth Wessman à des hommes de cette génération exerçant à un titre quelconque le pouvoir. Bilan: sexuellement, ils s'en sortent plutôt bien, malgré quelques inquiétudes quant à l'outil de travail. De la femme mûre à la minette, ils disent assurer. Leur angoisse se porte plutôt sur la carrière professionnelle, dans une société où le jeunisme fait office de sélection naturelle. La menace du chômage et de la préretraite se vit donc au quotidien, et les anciens soixante-huitards envisagent avec angoisse le retour à la terre ou le tourisme organisé, supposés peupler les loisirs du retraité. Plutôt mourir que vieillir et le suicide à la Sénèque que la déchéance à petit feu.

E. B.-D.

«Vieillir, eux? Jamais!», de Régine Lemoine-Darbois et Elisabeth Wessman, (éd. Albin Michel, 15,90 €).

Critiques express

BIEN BIEN

«La Vie sur Mars», de Laurent Graff (éd. du Rocher, 12 €)

Cet auteur de 34 ans, veuf et père de deux enfants, n'appartient pas au Tout-Paris de la plume et ne brille pas dans les cocktails Rive gauche. Archiviste de son métier – ce qui n'est pas non plus furieusement glamour –, il se contente

d'observer dans le détail les comportements amoureux et sociaux des Terriens moyens que nous sommes, et de les trouver bien étranges, et même quasiment martiens. Prix Millepages des libraires pour son précédent roman, «Les Jours heureux», il nous raconte donc ici «La Vie sur Mars»... Dix portraits

gratinés de personnages qui existent réellement. Un voisin qui surgit en slip sur le palier après une dispute avec sa femme à laquelle tous les deux veulent absolument vous faire participer; un homme timide qui ne drague que des Japonaises; un candidat aux élections qui se bourre la gueule avec son jumeau; une femme prête à se transformer en bonhomme de neige en attendant des heures dans le froid qu'un homme dénué de tout intérêt veuille bien lui ouvrir sa porte et ses draps... Bref: des petites choses, des petits bouts de petites vies, aussi banales qu'étonnantes. Avec un talent sobre et tendrement vachard, Graff nous émeut, nous fait rire. Jaune, comme ses Japonaises...

BIEN MAIS

«Ça ne peut plus durer», de Marie Le Drian (éd. Julliard, 19 €)

Elle n'est plus toute jeune et commence à dérailler... Pour se sim-

plifier la vie, ses enfants lui paient (sur ses propres deniers) un billet pour la maison de retraite. «On m'a amenée ici parce

que je téléphonais à des gens déjà morts. Parce qu'un dimanche soir, j'ai mis le couvert pour quatorze personnes et attendu, assise sur une chaise de la salle à manger, que viennent ceux que je n'avais pas invités.» Ça ne peut plus durer, ont dit ses fils. La voilà donc pensionnaire

au Doux Refuge, où le personnel va tout faire pour normaliser cette dame un peu originale. En lisant ce bouquin d'utilité publique, on sourit, mais on s'énerve aussi: trop de répétitions et de digressions. Certes, c'est typique des personnes âgées, mais l'est-ce des bons livres?

BOF BOF

«Sexes sans paroles», de Ylipe (éd. Le Dilettante, 13 €)

On reconnaît à Ylipe, de son vrai nom Labarthe, peintre et écrivain bordelais récemment disparu, un certain talent dans l'humour noir. Mais dans son dernier recueil d'aphorismes, comment rire à «L'égalité des sexes ne se résout que dans la défécation» ou «Aucune femme ne vaut mieux que son gant de toilette»? En se chatouillant sous les bras? G. CH.

